

## LES PROFESSEURS DE MATHÉMATIQUES TRAVAILLENT-ILS VRAIMENT ?

Didier Lambois

Nous nous laissons souvent prendre par des titres d'articles qui nous interpellent, des titres provocateurs, et c'est peut-être pour cette raison que vous lisez ce texte. La question a en effet de quoi surprendre, elle semble quelque peu incongrue, et elle pourrait tout aussi bien être posée à celui qui écrit ce texte : travaille-t-il vraiment ? D'une manière plus générale la question qui pourrait être posée est de savoir si le « travail intellectuel » est réellement un travail. Ce questionnement n'est pas sans intérêt car il peut nous éclairer sur la vraie nature du travail, sur son importance et sur sa nécessité. Nous qui demandons sans cesse à nos élèves de travailler davantage, que leur demandons-nous vraiment ?

Si la question du travail intellectuel peut être posée c'est parce que la tradition philosophique grecque a conduit à penser, pendant des siècles, que le travail était indigne de l'homme, et qu'il fallait le réserver aux esclaves.

*« On ne doit pas reconnaître forcément la qualité de citoyen à tous ceux qui sont indispensables à l'existence de l'État. Certes, aux temps anciens et chez certains peuples, les gens de métier étaient des esclaves ou des étrangers, ce qui explique que la plupart des travailleurs manuels le sont encore à présent ; mais l'État idéal se gardera de faire d'un homme de métier un citoyen. De tous ceux qui se livrent aux travaux indispensables à l'existence, les uns rendent des services de ce genre à un particulier, et sont des esclaves, les autres, qui sont au service de la communauté, sont des ouvriers et des hommes de peine. Il n'est pas possible de se livrer à la pratique de la vertu quand on mène une vie d'ouvrier ou d'homme de peine ».*

ARISTOTE (384-322 AV. J.-C.) *Politique*, III, 5.

Il est bien évident, pour Aristote, que l'activité à laquelle il se livrait n'était pas un travail ! Ce n'était pas digne de lui. Le travail est une punition<sup>1</sup>, une peine, qu'il faut laisser à ceux qui méritent d'être punis : les faibles. La « pratique de la vertu », comme le dit Aristote, n'est possible que pour ceux qui ne travaillent pas, et au XVII<sup>e</sup> siècle Pascal considérait encore le travail comme un « divertissement » qui nous détourne de la vraie vie et des vraies valeurs. Voilà pourquoi la noblesse et le clergé ont laissé pendant très longtemps les paysans travailler pour eux. Pour l'aristocrate, ce serait déchoir que de travailler.

Mais nous comprenons bien que nous ne parlons ici que du travail manuel, et c'est ce travail qui serait dégradant pour l'homme. Cette perception négative du travail manuel est d'ailleurs, hélas, encore bien présente dans nos mentalités actuelles. Quand bien même saint Benoît<sup>2</sup>, au VI<sup>e</sup> siècle, cherche à faire du travail un devoir divin, cela reste encore une punition, le dur labeur, un travail de bénédictin qu'il vaut mieux fuir si nous en avons les moyens.

Le travail ne devient une valeur, au sens moral du terme<sup>3</sup>, qu'à partir du moment où Adam Smith montre que le travail crée de la valeur, au sens économique du terme. Adam Smith (1723-1790), qui est considéré avec raison comme le père de l'économie moderne, montre que c'est l'organisation et la division du travail qui peuvent créer de la richesse.

---

<sup>1</sup> C'est ainsi que le travail est présenté dans la mythologie chrétienne : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ».

<sup>2</sup> On attribue à Benoît de Nursie (480-547), fondateur de l'ordre des bénédictins, la fameuse formule « *ora et labora* », prie et travaille (cette formule n'apparaît en réalité qu'au XIX<sup>e</sup> siècle).

<sup>3</sup> La valeur c'est ce qui vaut, ce qui a du prix, ce qui est précieux, estimable, désirable.

Karl Marx (1818-1883) ira un peu plus loin en précisant que c'est l'exploitation du travail qui produit réellement de la plus-value.

Dans notre système capitaliste, le travail est devenu une marchandise que l'on peut acheter (si on en a les moyens), il a une valeur marchande et son prix varie selon les lois du marché ; mais c'est une marchandise, une valeur, qui a cette particularité de pouvoir créer de la valeur lorsqu'on l'utilise. Toute la problématique du capitaliste est donc de pouvoir utiliser la force de travail qu'il a achetée suffisamment longtemps pour qu'elle produise plus de valeur que ce qu'elle a coûté. Travailler plus pour gagner plus, c'est ce que souhaite tout patron. Travailler plus et/ou travailler plus efficacement pour gagner du temps, donc de l'argent.

C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la rationalisation de la production, la mécanisation, et tout le « travail » intellectuel que cette quête de l'efficacité et du profit exige. Une nouvelle classe sociale voit le jour : les cols blancs. Ces derniers vont être chargés de penser, d'organiser, de contrôler le travail de ceux qui restent les mains dans le cambouis : les cols bleus<sup>4</sup>.

Nous le voyons, les cols blancs ont un rôle à jouer, un rôle important dans la sphère économique, c'est indéniable. Si leur statut social est souvent enviable c'est non seulement parce que leur activité semble moins pénible, mais aussi parce qu'ils vont être mieux rémunérés pour la seule raison que la force de « travail » qu'ils proposent sur le marché du travail est plus rare, donc plus précieuse.

Mais nous revenons là à notre question initiale : pouvons-nous dire qu'il s'agit véritablement d'un travail ?



L'étymologie semble pouvoir répondre avec évidence à cette question.

\* *Le Larousse 1996 définit ainsi le travail :*

« Travail (bas lat. *trepalium*, machine faite de trois pieux, de *trepaliare*, torturer) [pl. travaux]. Appareil servant à maintenir les grands animaux domestiques pendant qu'on les ferre ou qu'on les soigne » (voir photo ci-contre).

Si le mot « travail » (travailler) s'est substitué, à partir du XVI<sup>ème</sup> siècle, au mot « labeur » (labourer)<sup>5</sup>, il en a gardé principalement l'idée de souffrance. Le mot « travail » viendrait du latin *tripalium* qui désignait un chevalet formé de trois pieux qui servait à immobiliser les animaux rétifs, chez le maréchal-ferrant. Cet appareil étant aussi utilisé comme instrument de torture, le verbe *tripaliare* signifiait « tourmenter », « torturer », et il est vrai qu'une idée qui nous travaille nous torture. Aussi celui qui se torture les méninges à faire des mathématiques doit être considéré comme un travailleur, et celui qui ferait cela par plaisir ne serait qu'un pervers masochiste...

Non. Quand bien même cette étymologie est séduisante et convainc ceux qui refusent de travailler, elle peut être discutée et remise en cause. De grands linguistes n'hésitent pas à le faire et proposent d'expliquer la formation du mot « travail » à partir du latin *trabs*, la poutre. Ce terme désignait d'abord la poutre maîtresse de la maison mais a ensuite généré l'idée

<sup>4</sup> « Il existe deux types de travail : le premier consiste à déplacer une certaine quantité de matière se trouvant à la surface de la terre, ou dans le sol même ; le second, à dire à quelqu'un d'autre de le faire. Le premier type de travail est désagréable et mal payé ; le second est agréable et très bien payé » dit Bertrand RUSSELL.

<sup>5</sup> Le mot latin *labor* désignait en même temps le travail et la souffrance.

d'entrave. Certes, nous entravons les chevaux pour les ferrer, nous les immobilisons, mais l'idée de torture disparaît pour laisser place à l'idée d'obstacle, de limite, et s'il y a souffrance c'est uniquement celle de ne plus pouvoir se mouvoir, de ne plus pouvoir progresser. Émile Littré, grand linguiste du XIX<sup>ème</sup> siècle, fut le premier à suggérer ce nouvel étymon ; depuis, les recherches se sont multipliées<sup>6</sup> et elles conduisent à penser le travail comme une confrontation à l'obstacle. Nous préférons de beaucoup cette interprétation étymologique, et si nous précisons la nature de l'obstacle nous redonnons au travail toute sa noblesse.

Nous pouvons dire qu'il y a travail lorsque nous faisons un effort pour surmonter tout ce qui fait obstacle à l'humanité. De l'agriculteur qui cherche à cultiver, donc à humaniser la nature, à l'enseignant qui veut cultiver et conduire l'enfant à s'humaniser, en passant par le boulanger qui nourrit l'humanité, le philosophe qui veut définir l'humain et le mathématicien qui lui apporte la droiture de la raison, tous ces gens travaillent à servir l'humanité et à dépasser l'animalité. Tout effort pour vaincre l'animalité et la bêtise est un travail. Un travail qui nous déshumaniserait, et dans nos sociétés capitalistes il en existe peut-être, ne serait qu'une forme moderne de l'esclavage, ce ne serait plus un travail, ce serait une violence qu'il faudrait combattre.

Les professeurs travaillent, non parce qu'ils souffrent (cela peut arriver, parfois même à distance), non pas seulement parce qu'ils ont une fonction sociale reconnue (plus ou moins), mais parce que leurs efforts ont pour finalité d'humaniser, et lorsqu'ils demandent à leurs élèves de travailler ils ne leur demandent pas de souffrir (ce serait du sadisme), ils leur demandent un pas de plus vers l'humanité<sup>7</sup>.

*Tout travail travaille à faire un homme en même temps qu'une chose.*

MOUNIER (1905 - 1950)

Si les travailleurs intellectuels cherchent souvent à revaloriser le travail manuel, ils ont raison, mais il faudra qu'un jour les travailleurs manuels cessent de regarder ceux qui ne font rien de leurs mains comme des privilégiés qui ne travaillent pas vraiment.

Cette présentation du travail reste bien sûr très et trop schématique. En réalité tout travail soucieux d'efficacité exige un effort intellectuel, et peut-être même une formation mathématique. C'est ce que proposera de montrer la nouvelle rubrique de notre revue du Petit Vert : Maths et métiers.

**TRAVAIL.** *Occupation journalière à laquelle l'homme est condamné par son besoin, et à laquelle il doit en même temps sa santé, sa subsistance, sa sérénité, son bon sens et sa vertu peut-être.*

*Encyclopédie de Diderot et d'Alembert*

---

<sup>6</sup> Vous pouvez lire l'impressionnant travail d'André Eskénazi dans la revue [Romania](#), ou la recherche de Marie-France Delpont dans son [étude lexico-syntaxique sur le mot espagnol trabajo](#), ou le blog de Frank Lebas qui résume « [L'arnaque de l'étymologie du mot travail](#) ».

<sup>7</sup> Nous reviendrons ultérieurement sur l'humanisation par le travail en abordant la question de la dialectique.